Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 8 (1870)
Heft: 43

Artikel: Expiation : [suite]
Autor: Horn, C.
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-180957

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 14.12.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

occupait les hauteurs environnantes, entre Belleville et Pantin. Il y reçut plusieurs parlementaires qui lui proposèrent l'évacuation de Paris, et offrirent d'abandonner la ville avec tous ses arsenaux et ses provisions militaires. Ces propositions furent acceptées; l'Empereur Alexandre ne voulait pas traiter en ennemie la capitale des Français. — C'était le 30 mars.

Le maréchal, prince de Schwarzenberg, commandant en chef des armées alliées, envoya aux Parisiens l'adresse suivante :

« Habitants de Paris! Les armées alliées se trou-
» vent devant Paris. Le but de leur marche vers la
» capitale de la France est fondé sur l'espoir d'une
» réconciliation sincère et durable avec elle. Depuis
» 20 ans l'Europe est inondée de sang et de larmes.
» Les tentatives pour mettre un terme à tant de
» malheurs ont été inutiles, parce qu'il existe dans
» le pouvoir même qui vous opprime un obstacle
» insurmontable à la paix. Quel est le Français qui
» ne soit pas convaincu de cette vérité ?

» Les souverains alliés cherchent de bonne foi
» une autorité salutaire en France, qui puisse ci-
» menter l'union de toutes les nations et de tous les
» gouvernements avec elle. C'est à la ville de Paris
» qu'il appartient, dans les circonstances actuelles,
» d'accélérer la paix du monde. Son vœu est attendu
» avec l'intérêt que doit inspirer un si immense ré-
» sultat. Quelle se prononce, et dès ce moment l'ar-
» mée qui est devant ses murs devient le soutien de
» ses décisions . . . . . .

» La conservation et la tranquillité de votre ville
» seront l'objet des soins et des mesures que les
» alliés s'offrent de prendre avec les autorités et les
» notables qui jouissent le plus de l'estime publique.
» Aucun logement militaire ne pèsera sur la capi-
» tale.

» C'est dans ces sentiments que l'Europe en ar-
» mes, devant vos murs, s'adresse à vous. Hâtez-
» vous de répondre à la confiance qu'elle met dans
» votre amour pour la patrie et dans votre sagesse.»

Dans la nuit du 30 au 31, une capitulation fut signée pour la remise de Paris, et une déclaration faite au nom des puissances alliées fut affichée dans la ville. Cette déclaration portait, entr'autres, les conditions suivantes :

« Les souverains alliés proclament qu'ils ne trai-
» teront plus avec Napoléon Bonaparte, ni avec au-
» cun de sa famille;

» Qu'ils *respectent l'intégrité de l'ancienne France,*
» telle qu'elle a existé sous ses rois légitimes; ils
» peuvent même faire plus, parce qu'ils professent
» plutôt le principe que *pour le bonheur de l'Europe,*
» *il faut que la France soit grande et forte;*

» Qu'ils reconnaîtront la constitution que la na-
» tion française se donnera. Ils invitent par consé-
» quent le sénat à nommer un gouvernement provi-
» soire qui puisse pourvoir aux besoins de l'admi-
» nistration et préparer la constitution *qui convien-*
» *dra au peuple français.*

Le 31 mars au matin, l'armée alliée fit son entrée dans Paris. Le peuple s'était porté en foule à sa rencontre. L'empereur Alexandre, à la tête de ses nombreuses gardes, accompagné du roi de Prusse, du prince de Schwarzenberg et du comte Barclay de Tolly, parut à 11 heures aux barrières de Paris. Dès ses premiers pas dans la capitale, les Parisiens firent éclater des transports de joie difficile à décrire. Tous les habitants des deux sexes, rassemblés dans les rues, firent retentir l'air de leurs acclamations. L'empereur était constamment entouré d'une foule immense; on lui baisait les mains et les pieds; on le nommait le *libérateur,* le *pacificateur,* l'*incomparable.* Des dames forcèrent des officiers de sa suite à descendre de cheval et y montèrent elles-mêmes pour voir ce souverain de plus près. De toutes les fenêtres des milliers de mains faisaient voltiger des pavillons blancs. Tous les chapeaux avaient arboré des cocardes de la même couleur. Chacun demandait un Bourbon pour son roi.

La procession poursuivit ainsi sa route jusqu'aux Champs-Elysées, où l'Empereur fit halte pour laisser défiler les troupes. Ici, la joie du peuple n'eut plus de limites. Engagée enfin à se retirer et à faire place, la foule se divisa en groupes. Bientôt des milliers d'hommes accoururent vers la colonne élevée en l'honneur de Napoléon, pour détruire avec ce monument le dernier souvenir d'un despote cruel. L'animosité avec laquelle le peuple y travailla surpasse toute idée. Malgré l'immense hauteur de la colonne, un Français trouva le moyen d'atteindre son sommet, s'assit sur l'épaule de la statue et lui passa une corde autour du cou, tandis qne d'autres l'ébranlaient dans sa base. La statue céda enfin aux efforts du peuple, au milieu des cris de *vive l'Empereur Alexandre!*

Voilà comment les journaux du temps nous racontent ces événements, d'après des rapports officiels. Cependant si l'on consulte quelques historiens, il paraîtrait que l'enthousiasme de la population parisienne, à l'entrée des alliés, n'était point aussi général qu'on a voulu le dire, et qu'il faut en attribuer en grande partie l'apparence aux partisans des Bourbons, qui ne négligèrent rien pour encourager ces démonstrations.

Expiation.

(*D'après l'allemand de C. Horn.*)

Alors ses yeux brillaient, et un profond sillon se dessinait entre ses deux sourcils. Qu'est-ce qui amenait cette expression sur le visage du vieux baron? Etait-ce le sourire plein de bonheur qui paraissait sur le visage de la jeune fille, lorsque, cessant sa besogne inutile, elle regardait le jeune homme qui lui souriait amicalement?

Elle ôta son chapeau de paille et passa la main sur son épaisse chevelure blonde qu'elle écarta à droite et à gauche de ses joues. Ce fut alors seulement qu'on put distinguer sa physionomie et son expression. C'était presque encore un visage d'enfant, tant les formes avaient la réplétion de l'enfance; le front était pur, ses grands yeux bleus avaient une sérénité radieuse.

— As-tu achevé ton tapis de feuilles, Hilda? demanda le jeune homme d'un ton badin.

— Tu crois probablement que je veux encore jouer la fée aux fleurs, comme il y a quatre ans, lorsque toi, homme sérieux, tu condescendais avec tant de bonté aux rêves fantastiques d'une folle enfant. Je ne suis plus une enfant aujour-

d'hui ; vois toi-même Siegfried, j'ai grandi et porte un costume de dame.

Et, se levant, elle lui demanda d'un ton suppliant :

— N'est-il pas vrai, Siegfried, que j'ai grandi et que je suis devenue plus raisonnable ?

Siegfried, resté assis, la regarda moitié souriant et moitié réfléchissant, et comme il persistait à garder le silence et la fixait avec sérieux, elle baissa les yeux en rougissant. Il remarqua combien sa figure avait changé, et l'expression enfantine de jadis avait quelque chose de mélancolique dans les traits et sur les lèvres. Il lui prit les deux mains en lui disant : « Hilda ! reste toujours de cœur l'enfant pure et chérie, lors même que tu as grandi et que tu portes un costume de dame. Au milieu de mes travaux à l'étranger, j'ai conservé dans mon souvenir l'image de l'enfant gaie et innocente. Ce souvenir a toujours été mon sanctuaire, et rien, dans le monde extérieur, que ce fut éclat ou richesse, ou misère et péché, n'a pu me l'enlever, et je t'ai retrouvée aussi chère, aussi bonne que je t'avais quittée. »

Ces paroles dissipèrent la mélancolie qui s'était montrée sur la figure d'Hilda, et la sérénité enfantine reparut dans ses yeux.

— De mon côté, j'ai fait des études pendant ton absence, cousin, et j'ai beaucoup lu, surtout des ouvrages qui traitent de l'Italie. Ne savais-je pas que tu y étais et que je devais te suivre, par la pensée, à l'ombre des oliviers, naviguer avec toi sur la mer bleuâtre, et admirer avec toi l'éclat et la magnificence des fleurs. Il n'était plus convenable que je t'y poursuivisse avec des lettres, dans lesquelles je t'aurais fait part de mes rêveries. Mais, n'est-ce pas tu feras aussi des études ici? Tu as maintenant pris assez longtemps pour modèles les orangers, les pins et les grenadiers de l'Italie, et tu vas maintenant fixer sur tes toiles un chêne de l'Allemagne. Ici, sur une des collines qui encadrent le lac, j'ai découvert un groupe de magnifiques chênes. Demain matin je t'y mènerai, tu seras étonné de voir comment ces arbres conservent leur magnifique verdure.

Siegfried fit de la tête un signe d'assentiment, et, tout pensif, passa la main sur l'épaisse barbe qui couvrait ses lèvres et son menton. Il reposa un moment ses regards satisfaits sur le lit de gazon velouté qu'il avait à ses pieds, puis frotta de ses mains le tronc élancé des peupliers, et arriva par hasard à l'endroit où le vieux baron était assis, le front plissé, et le regardant. Il remarqua les profonds sillons gravés entre ses sourcils, et suivit d'un œil scrutateur les regards que le vieillard venait de fixer sur la jeune fille.

— Pourquoi n'es-tu pas venue dîner à table avec nous, Hilda ? demanda tout à coup Siegfried avec impétuosité, nous avions pour hôtes le baron de Stein et son épouse.

Hilda qui avait cueilli une nouvelle provision de feuilles de lierre, et s'occupait à en faire une couronne, le regarda avec effroi. Une vive rougeur lui couvrit le visage. Ses mains se mirent à trembler. Etait-ce le changement de voix de Siegfried, ou bien la question en elle-même qui amenait ce tremblement? Sans répondre, elle fixa de nouveau les yeux sur son ouvrage, et continua avec lenteur à enlever les feuilles de lierre. Siegfried se pencha par dessus la table, et prenant Hilda au menton et lui relevant la tête, il lui dit d'une voix basse, mais frémissante d'agitation :

— Dis-moi, chère enfant, est-ce toi qui as préféré dîner seule dans ta chambre ?

Hilda ne répondit point à cette question, ses mains se cramponnèrent à son ouvrage, ses sourcils se baissèrent au point de faire ombre sur ses joues, sur lesquelles roulaient lentement deux grosses larmes. Siegfried la regarda avec un étonnement douloureux :

— Est-ce que ma petite cousine, ma sœur adoptive a perdu toute confiance pour l'ami de ses premiers jeux ? Réponds-moi, Hilda, est-ce toi qui, de ton plein gré, as préféré dîner seule dans ta chambre ?

A cette question, elle le regarda, mais dans ce regard il y avait une prière intime, prière qu'il lui épargnait de répondre. Ce regard exprimait en même temps, avec éloquence, toute l'amertume qu'elle éprouverait à dire ce qu'elle désirait taire. Siegfried le comprit si bien qu'il hésita un moment s'il insisterait. Mais ce ne fut que l'affaire d'un instant, car en lui prenant la main, qu'il se mit à caresser tout doucement, il ajouta : « Quelqu'un t'aurait-il offensée, que tu n'es pas venue à table ? »

Hilda saisit de ses deux petites mains la main basanée de Siegfried et lui dit d'un ton suppliant : « Tu viens de me dire que je suis encore une enfant, ne me force donc pas à songer si mon oncle aurait eu peut-être quelque autre motif que ma jeunesse, pour ne point me laisser dîner avec vous aujourd'hui.

— Mais tu mangeais autrefois avec nous, déjà dans tes premières années. As-tu offensé mon père ? Est-il fâché contre toi ? demanda Siegfried avec insistance.

— Mon oncle ne se fâche jamais contre moi, répondit Hilda d'une voix oppressée. Il m'a dit ce matin fort tranquillement que je ne dois pas venir à table quand nous avons des visites, parce que je ne suis encore qu'une enfant, et que je causerais de l'ennui à des personnes sensées. Je me souviens que, déjà dans mon enfance, je devais dîner dans ma chambre avec ma gouvernante, quand nous avions des visites à dîner.

— Oui sans doute, mais c'est qu'alors tu étais véritablement une enfant, toujours en compagnie d'une gouvernante bourgeoise, que l'étiquette ne permettait pas d'admettre à une table où se trouvait la très haute noblesse des environs. Maintenant c'est autre chose, te voilà grande, bien que, grâces à Dieu, tu aies conservé ton cœur d'enfant.

(La suite au prochain numéro.)

La légende de Frédéric Barberousse.

Frédéric Barberousse, déjà âgé de 70 ans, ayant entrepris une croisade, mourut en 1190, glacé par les eaux du Cydnus dans l'Asie-Mineure. Mais le peuple allemand ne voulait pas croire à la mort de son puissant empereur. Voici la légende qui se répandit dans l'Allemagne et que tout le peuple, dans ses chants, a conservée jusqu'à nos jours :

L'empereur est endormi dans les souterrains du Kyffhaeuser (en Thuringe), appuyé sur une table de marbre. Sa grande barbe continue à croître. Tous les cent ans il s'éveille et envoie un nain voir si les corbeaux volent encore autour du sommet de la montagne. Si le messager revient avec une réponse affirmative, l'empereur se rendort. Mais un jour, les corbeaux auront disparu, chassés par un aigle. Alors Frédéric se lèvera, tirera son glaive, se mettra à la tête de la nation allemande et, dans une bataille décisive livrée dans l'Alsace, il vaincra les Gaulois, l'empire allemand renaîtra plus fort et plus florissant que jamais et une époque de paix et de bonheur réjouira toute la terre.

La livraison d'*octobre* de la Bibliothèque universelle et Revue suisse, paraissant à Lausanne, contient les articles suivants : I. La peinture moderne en France. — Géricault et les romantiques, par M. *François Dumur*. — II. Antoine-Elisée Cherbuliez, par M. *Eugène Rambert*. (Troisième et dernière partie). — III. La guerre de 1870, par M. *Ed. Tallichet*. (Deuxième partie.) — IV. Dans la forêt. Récit de la Hongrie. (Deuxième et dernière partie.) — Bulletin littéraire et bibliographique. — Nouvelles études morales sur le temps présent, par *E. Caro*. — Le jubilé de la réformation, célébré à Genève le 21 août 1735, par *J. M. Paris*.

Bureau chez Georges Bridel, place de la Louve, à Lausanne.

L. Monnet. — S. Cuénoud.

LAUSANNE. — IMPRIMERIE HOWARD ET DELISLE.